

" SCLEROSE ET MUTATIONS "

Entretien avec Frédéric Borel

1. Comment jugez-vous l'organisation spatiale de votre capitale ?

Paris, contrairement à d'autres capitales européennes, a été totalement remodelé au dix-neuvième siècle par des interventions extrêmement fortes. Mais ce qui fait la richesse de cette cité, c'est la persistance, sous le tracé des grandes perspectives haussmanniennes, d'autres dispositifs, toujours actifs : l'organisation médiévale, avec ses rues étroites et sinueuses, ses alignements syncopés, ses anfractuosités ; la ville industrielle et artisanale avec ses cheminées et ses entrepôts de briques. Ces systèmes pourtant hétérogènes se sont longtemps insérés les uns dans les autres pour produire de la densité, de la profondeur, où se sont télescopés pour permettre le surgissement de l'inattendu, de l'événementiel, du surréel...

Le malheur, c'est que la délocalisation des activités artisanales et industrielles, appuyée par une réglementation urbaine très contraignante, amène, aujourd'hui, à la domination exclusive des grandes perspectives. Dans le mouvement même où les cours d'immeuble se vident de leurs activités, perdent leur densité et leur profondeur, les rues abandonnent leurs aspérités, leurs failles, pour fuir à l'infini entre leurs façades désespérément lisses, étouffantes et sans repère.

2. Quels sont les édifices et les espaces parisiens que vous trouvez les plus remarquables ?

Ce que j'aime dans Paris, ce sont les collisions fortuites de formes antinomiques : quand, dans le parc du Luxembourg, le dôme du Panthéon émerge des toits d'immeubles pour rencontrer la tour de l'observatoire de la Sorbonne, ou quand, boulevard de Ménilmontant surgit, incongrue, une cheminée d'usine. La ville est un collage, c'est ce qu'avaient compris les surréalistes et les situationnistes.

Ce que j'aime aussi, ce sont ces haltes, déconnectées des grands axes de circulation, comme la place du Marché Sainte-Catherine, dans le Marais, ou la place Dauphine, sur l'Île de la Cité. Ces espaces semblent s'offrir aux habitants, aux promeneurs, prêts à répondre à toutes les appropriations : prendre l'air, boire un café, s'embrasser, jouer aux boules, loin du bruit et de la fureur du monde.

3. Quelles sont les méthodes pour inventer le Paris de demain ?

Le Paris contemporain est malade. Il risque même de mourir avec les actuels médecins qui tentent de le soigner, collusion d'architectes néo-modernes, prônant une architecture blanche et lisse, d'apôtres du retour à la rue et d'autres académiciens de la régularité, de la banalité, de l'ordinaire ; comme en témoigne le quartier Seine-Rive Gauche, avec ses îlots cadénassés et ses réglementations matricides qui tuent toute velléité d'architecture.

Ce néo-haussmannisme n'intègre ni brisures, ni accidents ; aucune trace d'altérité. Narcissiquement bloqué sur lui-même, il est apte à se transformer, à évoluer : pourtant, comme nous l'apprend la biologie, une espèce incapable de

mutations est irrémisiblement condamnée à disparaître. Il faudrait donc ouvrir ces réserves spatiales que constituent les cours pour créer de nouveaux types d'espaces urbains, des espaces d'accueil, et briser partout la monotone falaise néo-haussmannienne pour imposer des événements architecturaux formant des repères, délimitant les quartiers comme autant de cillages...

C'est ce que je me suis attaché à faire boulevard de Belleville, en cassant la continuité pour offrir aux passants cet espace en forme de trompe dominé par un *tempietto* métallique, ou rue Oberkampf, en créant un parvis et en rendant à la cour les différences d'échelle ainsi que la profondeur dont elle avait été privée.

Entretien de Richard Scoffier avec Frédéric Borel, paru dans *Kenchiku Bunka*,
n° spécial « Paris à nouveau »
Japon, vol. 54, n° 627, janvier 1999.